

namam.



Rozina Valimahamed

Rozina Valimahamed

Namam

© Rozina Valimahamed, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3302-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Basile, Eliott et Valentin

*

Rentrée 2019. Elle s'installe dans une nouvelle maison avec sa famille. Elle va enfin pouvoir se reposer. Enfin, après l'adaptation du petit. Elle n'arrive pas à y croire. Oui ce jour va arriver. Le jour où elle va pouvoir s'asseoir sur son canapé et se dire : j'ai huit heures devant moi et personne ne va me déranger. Et ce, cinq jours par semaine. Pendant au moins quatre mois. Après elle aimerait reprendre le travail. Mais avant cela, il lui semble qu'elle a besoin d'un repos infini. De tranquillité, de silence, de solitude, d'isolement même. Si elle était complètement honnête avec elle-même, elle aurait carrément envie de tout envoyer valdinguer et de partir seule dans la montagne pendant quatre mois. Plus d'enfants, plus de mari, plus de linge, de cuisine, de bêtises, de sollicitations, de « Maman je veux mon bibi » « Maman tu peux mettre mon pyjama » « Maman tu peux m'essuyer » « Je veux pas prendre le bain » « J'aime pas les carottes » « Je veux aller au parc » « Je veux pas dormir ». Juste elle, rien qu'elle. Tranquillité infinie, solitude du matin au soir à la nuit, du calme, du calme et du calme, sans interruption.

Bon arrête de rêver, se dit-elle. Déjà tu vas avoir toute ta journée, ne sois pas trop gourmande. La plupart des femmes n'ont pas cette chance.

La première semaine passe. La rentrée des classes pour le grand, les premiers jours chez l'assistante maternelle pour le petit. Pour le moment, sa tranquillité se résume à une heure par jour, deux heures maximum. Parce que oui, après un an avec elle, l'adaptation est difficile pour le petit. Elle se sent tellement partagée, entre l'envie de le garder avec elle, et l'envie d'avoir enfin son temps à elle. *Quand même le pauvre, c'est un peu violent comme transition, se dit-elle. Déménagement, nouvelle maison, et d'un coup, aller chez une inconnue. Il va finir traumatisé c'est sûr. J'espère qu'elle s'occupe bien de lui et le prend dans ses bras quand il pleure. Mon pauvre petit chou.*

Pendant ses quelques heures de liberté, elle court les magasins pour finir d'aménager, et court les chaumières récupérer ce qu'elle achète sur leboncoin.

Elle découvre la ville en même temps, s'habitue à conduire souvent... Parce que oui en province, on conduit beaucoup plus qu'à Paris. Elle n'est clairement pas dans sa zone de confort. Mais elle se sent fière à chaque trajet, chaque meuble ramené, chaque petit objet installé, chaque carton déballé. Elle préfère se donner maintenant, pour être vraiment tranquille quand elle aura effectivement ses huit heures devant elle. Sans se dire « il faut que je range les papiers » « il nous manque un meuble ici » « c'est le bazar ». *Allez, dernière ligne droite.*

La deuxième semaine signe son avancée vers la libération. De deux heures par jour, on passe à quatre heures, puis six heures, et en fin de semaine, huit heures. La mayonnaise monte, elle court dans tous les sens pour terminer ce qu'elle veut terminer. Le soir, elle ne supporte plus aucune remarque ni réflexion. Elle crie sur les enfants, elle est fatiguée, s'endort comme une masse et rêve de ne pas avoir à se réveiller le matin pour les emmener. Son mari la met en garde. « Tu as l'air crevée, repose-toi ». Mais elle n'y arrive pas. Elle pense au graal, elle veut que ce soit parfait. Le samedi matin, elle finit par hurler sur ses enfants. Son mari lui intime de se reposer et embarque les enfants chez ses parents. « Tu n'auras qu'à nous rejoindre dimanche midi pour l'anniversaire ». Elle respire de nouveau. Ce n'est pas faute d'avoir demandé de l'aide depuis des mois. *Il faut que j'arrive à bout pour qu'on se mette enfin en branle pour moi*, se dit-elle. Ces vingt-quatre heures sans enfants lui paraissent un rêve. Seule chez elle, sans la limite de la fin d'après-midi, le retour fatidique des gnomes à la maison. Du temps non coupé, qui lui donne ce goût d'infini dont elle rêve tant. Elle dort beaucoup. Une sieste dont elle ne pensait pas avoir tant besoin, puis la nuit, et de nouveau une sieste le matin. *Tiens, je ne pensais pas que ces deux dernières années m'avaient tant fatiguée. J'en avais vraiment besoin.*

En rejoignant sa famille pour le déjeuner d'anniversaire du neveu, des larmes lui montent dans la voiture. Sans raison apparente. Puis le sommeil la gagne de nouveau. Elle fait une micro-sieste sur l'autoroute pour terminer le trajet sans s'endormir au volant. Au moment de se remettre en route, elle se dit que vraiment, la pression retombe.

Elle est heureuse de retrouver ses enfants, sa belle-famille. Ça rigole, c'est en

forme. Au retour les enfants s'endorment. Dans la voiture, un silence serein, rempli de la journée qui vient de se passer. Elle commence enfin à se détendre après des années sur le qui-vive. Sur le qui-vive pour le travail, puis les enfants, puis la combinaison des deux. Pour trouver le nouvel équilibre de couple à chaque naissance, le nouvel équilibre de famille, de vie, de sorties, d'amis. Elle se sent sereine, car à partir de demain commence le repos, ces fameux cinq jours par semaine multipliés par huit heures qui seront tout à elle, rien qu'à elle. Alors, elle savoure cette perspective, dans le silence de la voiture. Elle l'aura gagné son repos.

Après avoir transvasé les enfants de la voiture à leurs lits, c'est à leur tour de se coucher. Malgré la fatigue, les petites plaintes des enfants lui paraissent sans importance. Elle est toute à sa tranquillité future, toute à son lendemain, début d'un repos tant attendu.

*

Pimpante. Oui c'est le mot. Normalement, c'est toute pimpante qu'elle se lève la nuit, quand les enfants font un petit cauchemar ou les réclament. C'est convenu comme ça, entre eux deux. La nuit, c'est elle qui se lève, parce qu'elle est pimpante et se rendort sans problèmes. Et à partir de six heures du matin, c'est lui. Ça leur va bien.

Mais là, deux heures du matin, elle n'est pas pimpante. Le grand l'a appelée. Sa couche est remplie. En petite section depuis quinze jours, il accepte volontiers d'enlever la couche la journée, mais la nuit, il n'en est pas question. Bon, rien d'insurmontable. Elle l'aide à se changer, le recouche. En se levant pour quitter sa chambre, elle se sent bizarre. Un peu nauséuse. *C'est curieux*, se dit-elle. Elle se rendort. Le matin, elle y repense. Elle sent que quelque chose ne tourne pas rond. Elle emmène les enfants à l'école, chez la nounou. Sur le retour, elle s'arrête à la pharmacie. « Un test de grossesse s'il-vous-plaît ». « Combien de jours de retard avez-vous ? ». Elle ne sait même pas, elle ne les a eues qu'une fois depuis la fin de l'allaitement. Et puis surtout, elle a fait poser un stérilet il y a quelques mois. Elle bredouille rapidement : « Quelques jours, merci ce sera tout, bonne journée ».

Son mari est là aujourd'hui. Il travaille de la maison le lundi. Il la voit arriver, dans une sorte de lenteur, torpeur : « je me sens nauséuse, je ne suis jamais nauséuse. Je vais faire un test de grossesse ». Il n'a même pas le temps de répondre qu'elle s'enferme dans les toilettes.

C'est pas possible, se dit-elle. *Oh non c'est pas possible. J'ai un stérilet ! C'est pas possible. Non mais c'est sûr, c'est pas possible, je divague.* Elle ouvre la boîte en se répétant en boucle la même chose : « C'est pas possible ».

Mars 2014

« Oh que non ! ». Voilà ce que lui a répondu sa cousine dont le deuxième fête ses un an, quand elle lui a demandé s'ils commençaient à penser au troisième. Elle lui a alors fait l'apologie des familles de trois enfants, où il y a un certain équilibre, toujours deux contre un mais jamais les mêmes coalitions, la place du milieu certes difficile mais vivable, bref, le meilleur combo selon elle.

Venant d'une famille de trois, elle ne connaît rien d'autre. Mais elle a l'impression qu'à deux, c'est triste. Leurs enfants n'auront qu'un oncle ou qu'une tante ! Pour elle qui a entre cinq et dix oncles et tantes de chaque côté, elle ne l'envisage même pas.

Elle se dit que pour l'instant, sa cousine est juste fatiguée, mais après un ou deux ans l'envie reviendra, c'est sûr.

Octobre 2014

29 ans. Elle approche dangereusement l'âge fatidique. L'âge où on commence sérieusement à penser à faire des enfants. L'âge où on se dit qu'il faudrait commencer, au cas où ça mettrait plus de temps que prévu. Et surtout, l'âge auquel elle imaginait avoir des enfants. *Trente ans de différence avec ses enfants c'est bien, et si j'en veux plusieurs, ça fait que je dépasse pas 36-38 ans maximum, histoire de pas être trop vieille quand ils grandiront, parce qu'après j'aurai plus de force et d'énergie pour eux, nianiania.*

Mais ça c'était avant. Ses lectures féministes lui ont rentré une question dans la tête, qu'elle n'arrive plus à sortir, ni à résoudre.

« Est-ce que je veux vraiment des enfants ? »

Elle se sent coincée. Elle a beau en parler autour d'elle, personne n'a d'éclairage qui la satisfasse. Le truc de « ne pas vieillir seule » ne lui parle pas. Ni la joie de s'occuper d'enfants, clairement. D'ailleurs, si elle liste les avantages et les inconvénients, elle n'y voit que des inconvénients. Perte de liberté, plus jamais tranquille, vie professionnelle sur pause, chamboulement du couple, elle en passe et des meilleures.

Mais quand même... Une vie sans enfants... Elle n'arrive pas à s'y résoudre. Elle aurait peur de passer à côté de quelque chose. Est-ce qu'à la fin de sa vie elle regrettera plus d'avoir choisi d'avoir des enfants, ou d'avoir choisi de ne pas avoir d'enfants ? Elle a clairement peur de regretter.

Le temps passe, et cette question la hante de plus en plus. Elle retourne la situation mille fois dans sa tête. Rationnellement, aucune raison de faire un enfant, et pourtant, elle n'a pas le courage de ne pas en faire. D'ailleurs, elle admire le cran de celles qui décident de ne pas en avoir. Elle les considère comme des pionnières, des femmes fortes, des femmes d'exception, qui ne se